





SOMMAIRE

INTRODUCTION - SYNOPSIS

P.4

ALÉ ABREU ET LE MONDE

P.5

UNE DÉMARCHE AUDACIEUSE

P.6

UNE ESTHÉTIQUE HYBRIDE ET HORS NORME

P.7

UN VOYAGE DÉCONCERTANT AU PAYS DES SENS

P.8

UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE ET ESTHÉTIQUE

P.11

UN UNIVERSE INFANTILE RÉALISTE

P.12

UN FILM À HAUTEUR D'ENFANT

P.12

LE SACRIFICE D'UNE VIE

P.13

TÉMOIGNAGE DES ÉTUDIANTS

P.15

CRITIQUE ÉCRITE PAR TANGUY BOSELLI

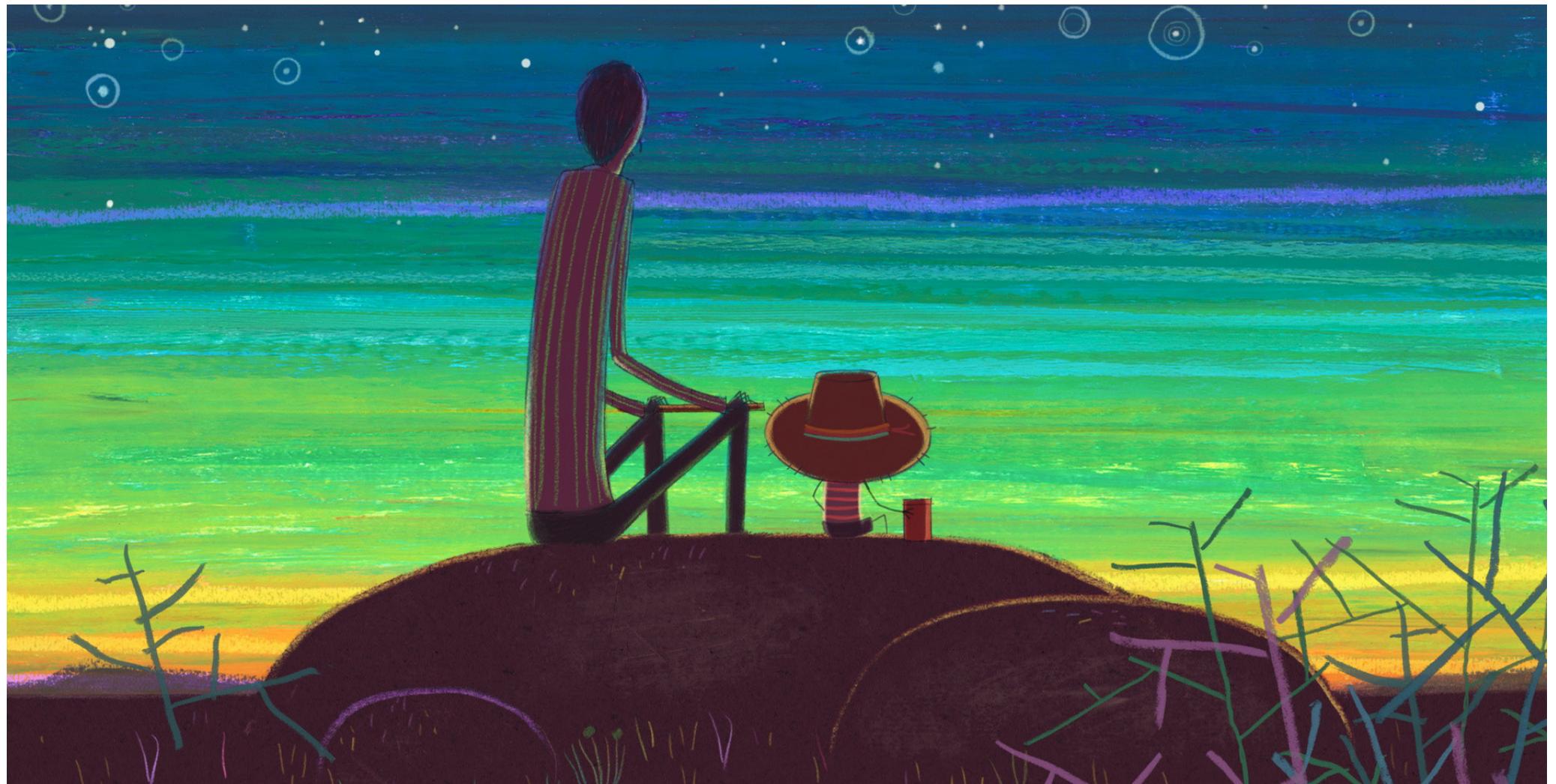
P.16

VU D'EN FACE...

P.17

« L'enfant, c'est la naïveté, l'innocence et la pureté. C'était la possibilité de regarder le monde de manière « vierge ». Le désir d'adopter le point de vue d'un garçon, au fond, c'est la véritable origine du film. Son idée centrale, esthétique et radicale. »

Alê Abreu

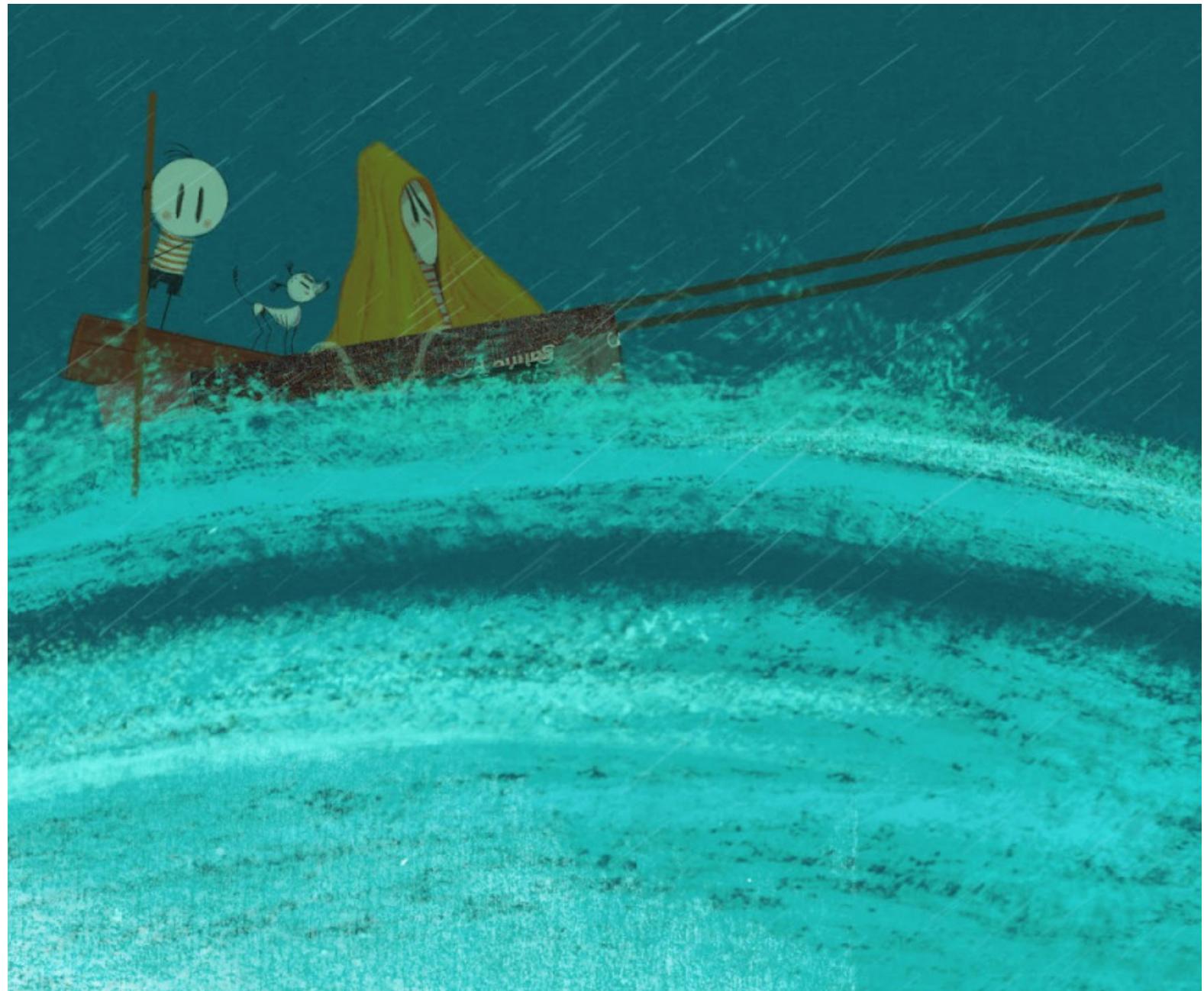


SYNOPSIS

Souffrant de l'absence de son père, un petit garçon quitte son village et découvre un monde fantastique dominé par des animaux-machines et des êtres étranges. Une animation hors du commun faite de diverses techniques artistiques qui illustre les problèmes du monde moderne à travers les yeux d'un enfant.

ALÉ ABREU ET LE MONDE

Alê Abreu est né à São Paulo, au Brésil, le 6 Mars 1971. Attiré depuis l'enfance par le dessin, il suit dès l'âge de treize ans des cours d'animation au Musée de l'Image et du Son (MIS) de São Paulo. C'est à cette période qu'il découvre René Laloux, le réalisateur de *La Planète Sauvage* et des *Maîtres du temps* (il ne verra les films que plus tard, à l'âge de 19 ans, c'est un storyboard qui le passionne dans un premier temps), ainsi que Moebius, le dessinateur et scénariste de *Blueberry*. Ces deux artistes français impriment sur le jeune Alê Abreu leur marque «ils m'ont montré une autre facette de l'animation, grâce à eux, je n'ai plus eu de doute sur ce que je voudrais faire de ma vie». Hayao Miyazaki, pour la place qu'il accorde à l'enfance dans sa filmographie, et Sylvain Chomet avec *Les Triplettes de Belleville*, sont des influences importantes énoncées par le réalisateur.



UNE DÉMARCHE AUDACIEUSE

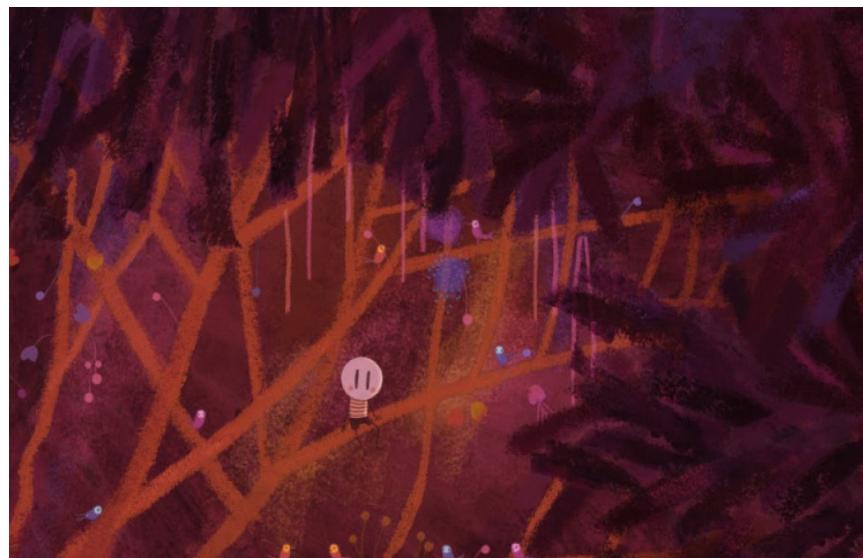
Extrait d'une interview publiée le 13 octobre 2014, par Gersende Bollut sur le site Chronicart / <http://www.chronicart.com>

Au-delà du graphisme atypique et de la profusion de couleurs qui évoquent délibérément des dessins d'enfants, le film frappe par son absence de décors. Peut-on y voir la métaphore d'une page blanche sur laquelle l'enfant est encore libre d'écrire sa vie ?

Ale Abreu : Le vide, l'arrière-plan blanc, est en effet une idée très importante dans mon approche du film. Le lieu métaphysique d'où nous venons et où nous allons tous, ainsi représenté, est une parenthèse entre laquelle se niche la vie. J'essaye toujours de représenter les tout premiers sentiments, ceux qui correspondent à notre venue au monde. Les premières sensations sont assez proches, à mon sens, de celles de la fin de notre vie, quand celle-ci est derrière nous et que l'on se retrouve face au vide métaphysique. Regarder les choses sous cet angle permet d'atteindre cette simplicité de la vie qu'on trouve dans les yeux d'un enfant.

Il y a un contraste saisissant entre des teintes douces, un graphisme rond et enfantin, et des thèmes durs comme la dictature, l'exploitation, le profit permanent, la déforestation... D'où vous vient cette sensibilité militante ?

Pour vous répondre, il me faut revenir à la source même du projet. J'étais en train de travailler sur un documentaire animé retraçant 500 ans d'histoire en Amérique latine, *Canto Latino*, et, tout en écoutant de la musique protestataire des années 70-80, je suis tombé, dans mes carnets de croquis, sur l'ébauche d'un petit garçon, que j'ai décidé de développer. Je cherchais à comprendre pourquoi ce garçon était là, sous forme embryonnaire, et quelle était sa relation au monde. J'ai créé des petites séquences où on le voyait porté par le vent, courir dans une forêt, rencontrer d'autres personnages. Le film est ainsi né de questionnements politiques. J'ai d'abord voulu lier la fiction au documentaire. Mais au fur et à mesure, le personnage de l'enfant a pris de l'importance, et j'ai eu envie de mettre dans ses yeux ce monde que nous avions en arrière-plan. L'idée de base du film s'est imposée quand j'ai décidé d'utiliser ce point de vue.



Une des scènes les plus symboliques du film est la lutte entre l'oiseau aux mille couleurs et l'aigle noir symbole de l'oppression. Comment est venue cette image ?

L'inspiration m'est venue, sans que je puisse vraiment l'expliquer, durant le processus de création du film. Après coup, j'ai tenté de trouver une explication, mais le fait est que les manifestants du film sont très colorés, ont des instruments également colorés, or il existe des oiseaux colorés. Le condor est un oiseau typique des Amérindiens. Par ailleurs, le Brésil a connu une armée répressive, aussi j'ai choisi d'adopter la couleur noire pour représenter l'absence d'espoir, de liberté. Après avoir conçu l'oiseau noir, j'ai trouvé pertinent d'en faire un oiseau nazi. Pour compléter ma pensée, j'aimerais évoquer le travail du percussionniste brésilien Naná Vasconcelos, qui a créé avec l'aide de deux micros la musique pour le combat entre les deux oiseaux. Tandis qu'il regardait les images, il faisait la prise de son des manifestants colorés en utilisant une méthode de réverbération et d'écho pour créer le son de la répression. À ce moment-là, nous comprenons que la bataille est un combat pour la vie. C'est le premier combat que nous devons gagner avant toute bataille.

UNE ESTHÉTIQUE HYBRIDE ET HORS NORME

C'est avec beaucoup d'enthousiasme qu'Alê Abreu explique que l'animation l'accompagne depuis ses 13 ans. Il considère que c'est une technique qui permet de « mettre en mouvement » afin de raconter que ce soit à travers la fiction, le documentaire ou autre.

Au cours d'un échange sur un plateau télé (Metropolis, Brésil) entre Alê Abreu et Luiz Bolognesi, nous apprenons que le cinéma d'animation brésilien trouve sa singularité dans sa capacité d'absorber des influences qui viennent du monde entier. En outre, ce cinéma d'auteur connaît enfin une reconnaissance au festival d'Annecy, référence internationale en matière d'animation.



Uma Historia de Amor e Furia (Une histoire d'amour et de fureur), réalisé par Luiz Bolognesi, est le premier film brésilien en compétition, il remporte le Cristal du long métrage en 2013 et l'année suivante c'est au tour de *O menino e o mundo* (*Le petit garçon et le monde*).

Selon Luiz Bolognesi le fait que le Brésil ait gagné deux fois de suite marque le début d'un phénomène comparable à la Bossa Nova en musique dans les années 1960. Ale Abreu revendique les influences plurielles qu'il cultive depuis plus de vingt-cinq ans. Depuis ses débuts, il s'est ouvert à divers courants et techniques, non seulement en animation, mais également en peinture et en illustration pour finalement allier ces trois expressions graphiques et choisir de prendre le risque de dessiner avec la naïveté et la liberté d'un enfant. Les techniques expérimentales de narration, qu'elles soient sonore ou visuelles, nous éloignent de l'exotisme et des clichés liés au Brésil (véhiculé parfois par le Brésil lui-même). La bande son joue un rôle capital dans le film, elle a des allures de bricolage sonore qui mêle bruit et musique, rap mélancolique, ambiances, bruitages, percussions corporelles en adéquation avec tout ce qu'il y a d'organique dans le film. Les percussions sont un repère de la musique populaire brésilienne, elles donnent un côté enjoué à l'univers de Menino.

La réalisation de *O menino e o mundo* a apporté à Alê Abreu pleine satisfaction. Il revendique sa posture radicale, artisanale, en marge des studios américains. Il salue également les efforts du cinéma d'auteur, et l'importance du festival international d'animation Anima mundi, créé en 1993 (Rio et São Paulo), aujourd'hui le plus important d'Amérique latine et en deuxième place à l'échelle mondiale. Le Brésil doit maintenant consolider la formation grâce à des écoles spécialisées et des universités.

UN VOYAGE DÉCONCERTANT AU PAYS DES SENS

COMMENTAIRES SUR LES DIX PREMIÈRES MINUTES DU FILM

Dès que le film commence nous nous retrouvons plongés dans un périple. Le spectateur est à la fois contemplatif et en recherche de sens. Le voyage commence pour Menino, le petit garçon, à la porte de chez lui. Après maintes péripéties, c'est là qu'il s'achèvera, au moment où le cycle de la vie se boucle, en présence d'enfants qui jouent de la musique. Cette petite fanfare annonce la vie revenue dans le village. Les adultes travaillent dans les champs qui semblent plus fertiles, un oiseau de couleur les survole. Notre héros quant à lui est épuisé, il est à l'hiver de sa vie. Il a parcouru son existence dans la plus grande solitude, sans liens amicaux ni familiaux. Il ferme les yeux sur ce monde, bercé par la douce mélodie de l'enfance jouée à la flûte par son père et les souvenirs de sa famille unie. Le point du début (sorte de petit-pois de couleur) est le même que le point de la fin et s'efface pour laisser place à la page blanche.

Les questions existentielles abordées sont contextualisées en Amérique latine et plus particulièrement au Brésil. Le spectateur averti reconnaîtra le graphisme et les couleurs, la force de la nature aux allures de forêt amazonienne (faune et flore), les quartiers populaires sur les hauteurs de la ville, la plage surpeuplée, la mégapole américanisée à la *Blade Runner*, le village rural, les moyens de déplacement et les transports, la musique, la publicité, les vêtements artisanaux (importance du tissage, du tricot, des textures), les décharges peuplées par des enfants et des adultes, etc. Même si il y a une absence de dialogues intelligibles, c'est du portugais qui est prononcé par les personnages (bande magnétique inversée), en revanche les paroles d'une chanson sont très clairement identifiables en brésilien. Tous ces indices donnent au film un certain ancrage identitaire, une couleur locale à la fois brésilienne et latino-américaine, sans pour autant lui ôter sa portée universelle.



UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE ET ESTHÉTIQUE

Nous découvrons dans ce film un fabuleux travail sur les couleurs, les mélodies, le dessin, les formes psychédéliques, les sons d'un battement de cœur, etc. Tout commence par une page blanche, un écran blanc. Un son, un petit point au milieu de rien, un chant de femme. C'est alors que des cercles, des formes très colorés prennent vie au rythme de la musique, douce mélodie qui reviendra tout au long du film. Là des images en kyrielles et en kaléidoscope viennent envahir l'écran accompagnées par un bruit de respiration et des battements de cœur, ces indices sonores sont évocateurs de la présence d'un enfant. Nous entendons Menino, le petit garçon, avant de le voir. Les couleurs pastel vives qui dans l'imaginaire collectif sont rattachées au monde de l'enfance, sont ici évocatrices d'une nature luxuriante, de la flore, du monde tel que le voit Menino. Le mouvement nous invite à plonger dans l'image, puis un plan se fige sur des traits colorés dessinés à la craie grasse qui débordent un peu d'un cercle. L'univers enfantin s'affirme. Il ne s'agit plus d'un point mais d'une sorte de cercle irrégulier, ce qui lui donne force et authenticité.

tMenino est émerveillé par les petites choses qui l'entourent. Il joue, se déplace, sort du cadre puis y revient. Ce décor épuré éveille notre curiosité. Une façon de ramener le spectateur vers l'enfance, moment où l'on ne voit pas tout et où l'on ne se concentre que sur « l'essentiel », sur ce qui, pour une raison ou une autre, nous importe vraiment.





Nous sommes à hauteur d'enfant au sens propre du terme. Nous voyons ce qu'il se passe au ras du sol, nous nous sentons plus proches de la terre. Peu d'indices sont dévoilés, néanmoins ils se succèdent, au rythme où Menino les découvre. Fraîcheur des premières rencontres du monde rural, nous voyons d'abord les animaux, poussins, poules, ânes, ou chevaux en liberté. Menino est porté par un élan vital presque frénétique, rien ne semble lui faire peur dans cet environnement, le voyage a commencé.

L'eau apparaît également, d'abord par le bruit puis par le trait, ce nouvel élément permet le jeu. Tout cela vit. Menino, tâtonne. Il découvre en toute liberté, il n'y a pas d'adulte à l'horizon, l'environnement semble bienveillant. Nous passons du terrestre au monde aquatique (les poissons). Les sons ne sont pas totalement réalistes (sons expérimentaux), mais ils donnent une sensation de vraisemblance troublante et délicieuse. Tout cela a la saveur des choses auxquelles on goûte pour la première fois.

Les fleurs, les arbres, les insectes (plus petits que lui), lui apparaissent comme par magie, ils forment une symphonie sonore et visuelle. Menino semble pénétrer dans une forêt, le blanc disparaît peu à peu, il est comme recouvert par l'exubérance de la nature. L'univers sonore est de plus en plus dense, mais toujours délicat. Menino grimpe, escalade, rien ne l'arrête. Il atteint le ciel, saute sur les nuages. Il chemine avec agilité, avide de découverte! On devine grâce aux plans très serrés qu'il a peut-être trébuché dans sa course (ce qui est typique chez les enfants de cet âge qui ne maîtrisent pas encore totalement l'équilibre), mais toujours il repart, grimpe aux arbres.

Il domine ce monde qu'il vient d'explorer, et cela l'amuse, il rit. Il plonge dans les nuages dont la texture semble très douce. Son expérience ressemble à un rêve d'enfant, qui ne durera pas... La rupture s'annonce.

Un nuage gris foncé, du vent et des bruits mécaniques font leur apparition dans le cadre. Menino se lève et s'immobilise pour les regarder, on sent qu'il ne comprend plus. Il aperçoit une machine à vapeur, symbole des débuts de l'industrialisation.

La musique devient plus inquiétante, au loin on aperçoit des sortes de cônes (sortes de châteaux), le vent souffle, et Menino tombe, sa respiration s'accélère.

Il entame une longue chute vers la forêt. On découvre davantage la faune, le blanc reprend sa place. Le petit garçon s'accroche, il ne s'agit pas d'une chute libre. Il atterrit juste au dessus du cercle de colorié du début qui a l'apparence d'un caillou sonore duquel s'échappe la voix féminine et la mélodie de la flûte. Il prête l'oreille, une cloche l'appelle, il part en courant cette fois-ci vers la gauche de l'écran, alors qu'il était toujours allé vers la droite (vers ce qui était à découvrir). Seul reste à l'image le caillou coloré sur fond totalement blanc.

Menino revient sur ses pas, il n'a plus le temps de s'émerveiller, même s'il recroise certains animaux. Son souffle semble sourd. Il arrive au niveau d'une femme. Elle sort d'une petite maison et ouvre une ombrelle, il s'agit certainement de la mère. C'est le première personne adulte qu'il croise.

Le père et la mère s'éloignent vers une direction encore inconnue pour Menino. Le père est de dos avec une valise au sol au centre de l'image. Il fait face à son destin avec résignation. La mère a une attitude semblable. Ni Menino ni le spectateur comprennent la signification du dialogue des adultes. Pourtant ce message transmet des émotions, le ton de la voix évoque la même résignation que la posture du corps des personnages. Menino se cramponne, il ne réagit pas avec la même pudeur et pondération de la mère. Le vent souffle, ce vent annonce un ailleurs menaçant et tout proche. C'est cet autre monde que Menino va découvrir.

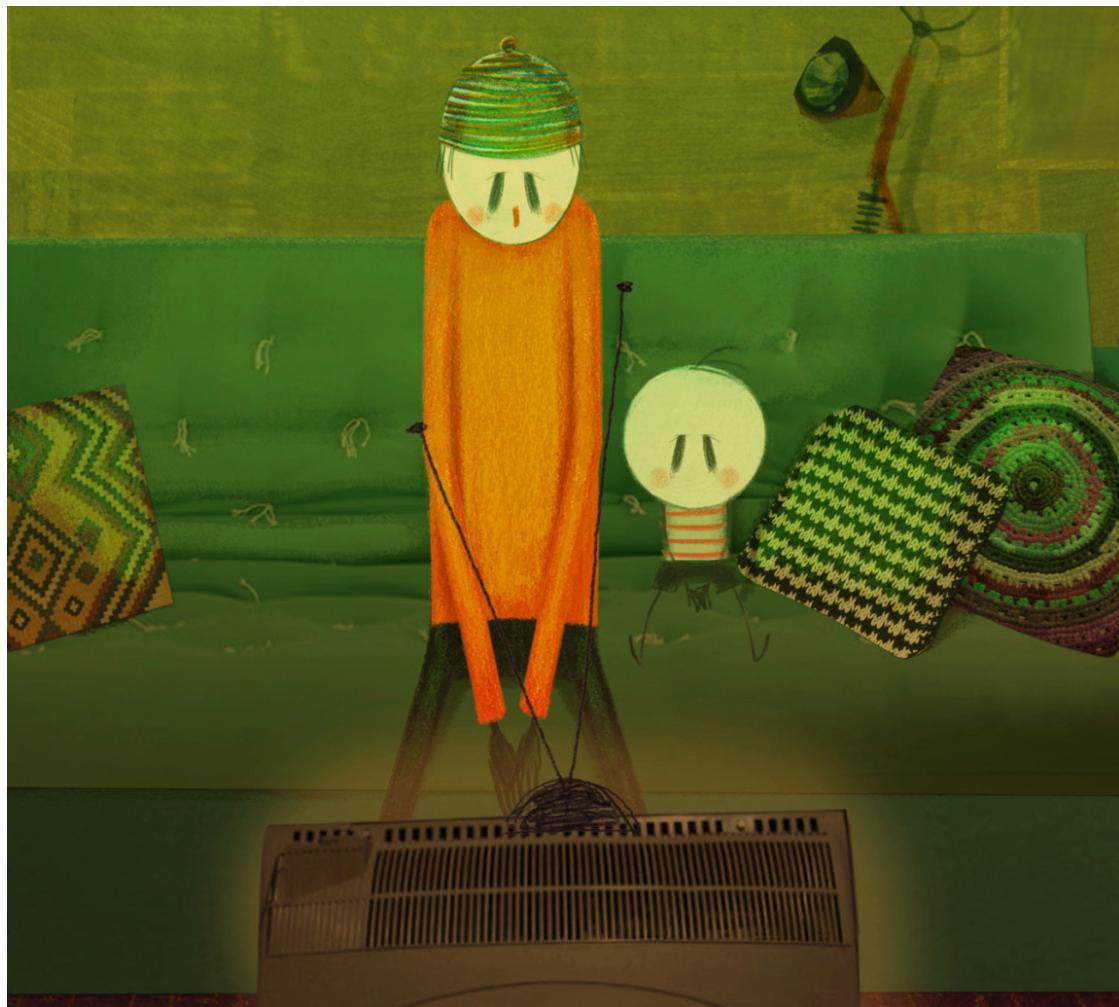
Cette longue errance qui attend la petit garçon sera livrée au spectateur comme un témoignage poignant sur une vie faite de souffrance et de solitude pour notre héros. Sa vie lui échappe, il est esclave du « progrès » de cette nouvelle société qui ne permet pas à sa famille de continuer à exploiter son champ, raison pour laquelle le père et le fils partent en direction de la grande ville.

Cette longue introduction jusqu'à la rupture fatale nous plonge dans une réalité sociale rude et cruelle. Paradis perdu, retrouvé en fin de film, mais sans ses parents et trop vieux pour « recommencer ». L'espoir réside maintenant dans les autres enfants.

La musique apparaît ici comme l'héritage laissé par le père. Il se penche vers le fils, à sa hauteur pour jouer une musique à la flûte, des bulles de couleurs s'envolent de l'instrument avec légèreté. Puis il se redresse et part attendre le train. Sur le quais les détails s'effacent et le père se retrouve seul au centre de l'image, résigné, droit, sa valise à ses pieds. L'au revoir fut bref, pas de démonstration d'affection.

Menino et sa mère eux aussi sont seuls au centre de la page blanche. La mère est immobile, seul Menino bouge, regarde, essaie de comprendre. Le train chenille arrive au milieu de l'image, et emporte le père dont la silhouette semblait déjà s'être éloignée (étant devenue toute petite). La chenille traverse l'écran et s'en va, emportant le père pour toujours. C'est là qu'apparaît, suite à la page blanche, un point et le titre, le point c'est celui du i de Menino.

Le film commence alors, le paradis de l'enfance n'est plus. Seuls restent les souvenirs, l'image des souvenirs... Entre réalité et vision onirique.



Ce que nous percevons des échanges entre le couple lorsqu'ils se quittent sont des voix douces. La musique, les sons, les bruits donnent une dimension poétique au récit. On revient au silence, à la page blanche. Menino ne trouve plus le repos, ni la paix, et encore moins l'innocence de l'enfance. Il décide alors de partir accompagné par une valise, tout à fait disproportionnée par rapport à sa petite taille. Celle que l'on voit sur l'affiche du film et qui renferme la seule photographie de la famille réunie, image du bonheur. La nuit s'obscurcit, le vent souffle plus fort, les nuages viennent masquer la lune.

Le fond de l'écran est devenu noir, les souvenirs s'entrechoquent, se mêlent. L'image semble passer de la couleur au noir et blanc. Les rails deviennent des goûtes de pluie. Il se forme un tourbillon qui l'arrache au territoire de l'enfance.

Un nouveau monde s'ouvre au petit garçon et aux spectateurs. Les couleurs ont changé, les images sont plus complexes, la texture des dessins aussi, il ne s'agit plus seulement de dessins principalement à la craie grasse, et aux couleurs très vives. Le collage fait son apparition. Les individus semblent tous se ressembler, les rudes tâches des travailleurs aussi (déshumanisation due au travail à la chaîne). Ce conte se voit teinté de tristesse, même s'il se dégage une grande beauté des images. L'animation n'est pas là pour masquer la réalité, elle a presque une valeur documentaire pour transmettre l'ineffable : condition sociale tissée d'injustices économiques et sociales. La société de consommation et la futilité des média sont montrées du doigt.

Les techniques artisanales d'animation font écho aux techniques artisanales de production qui ont été balayées par le « progrès », mais qui sont reprises dans le nouveau langage hybride d'Alê Abreu.

UN UNIVERS INFANTILE RÉALISTE

L'enfance est vue comme un lieu imaginaire dans lequel le réalisateur se sent libre. Il s'autorise à « dessiner comme un enfant », en mélangeant toutes les techniques possibles : pastels à l'huile, crayons de couleurs, feutres hydrographiques et même stylos à bille, ainsi que tous les types de peintures et de collages. Et surtout, choix audacieux et poétique, il joue avec le blanc, de la même façon qu'il joue avec les sons, la musique, les silences et la narration (le schéma narratif classique n'est pas respecté). Ces expérimentations sont peu courantes dans le cinéma d'animation. C'est ainsi qu'il affirme sa posture critique, en prenant le risque de créer autrement.

UN FILM À HAUTEUR D'ENFANT

Un film à hauteur d'enfant, veut-il forcément dire un film pour enfant. Dans le cas présent la question se pose. Même si c'est à partir de sept-huit ans que les spectateurs peuvent voir le film, ce sont seulement les adultes qui peuvent incontestablement saisir le second niveau de lecture. On peut penser que ce film ouvre le dialogue entre parents et enfants et entre l'adulte et l'enfant qui est en chacun de nous.

Le courage et l'espoir sont des valeurs intrinsèques à l'enfance. La cruauté du monde qui est ici montrée n'a rien de fictionnelle, les images d'archives mettent fin à toute naïveté. Je me demande comment ont réagi les jeunes enfants, et de quelle façon ont-ils saisi les subtilités de la narration (notamment le héros et son double, les dérives et les conséquences sur les populations de la société de consommation). Il m'a été difficile de rassembler des témoignages, mais l'expérience serait intéressante. Je pense qu'un accompagnement est nécessaire avant le film (se référer pour cela au dossier disponible en ligne sur le site des Films du Préau).

Tant l'exode rural que la recherche du père sont des thématiques récurrentes dans le cinéma et la littérature d'Amérique latine. La symbolique du père est à considérer dans le sens d'une partie, de celui qui transmet les bases et qui survient aux besoins de la famille. Menino, petit personnage léger sans nom et sans bouche, a la certitude que tout est possible et donc qu'il va pourvoir retrouver son père. Cette pensée lui donne la force de préparer sa valise en y mettant la seule photo qu'il a de sa famille réunie. C'est le manque du père qui le pousse à partir de son village, ou le manque d'argent... (ce que l'on pourrait déduire à la fin du film).

L'enfance de Menino évoque en quelque sorte, l'enfance de l'Amérique latine d'un point de vue politique et économique, industrialisation et globalisation au détriment du peuple, seule une minorité semble en avoir profité. La souffrance et la précarité des travailleurs, des paysans, sont mises en lumières à travers le témoignage de ce petit être en devenir.



LE SACRIFICE D'UNE VIE

Lorsque l'on observe l'affiche du film, on est d'abord séduit par les couleurs pastel et par la simplicité et l'expressivité de Menino. Mais si on y regarde de plus près, ce que l'on découvre en second plan c'est l'industrialisation « animalisée » et menaçante (les chars pointent leur canon vers les rails où se trouve Menino). Les rails évoquent le destin, le chemin que le petit garçon devra parcourir accompagné d'une énorme valise. Menino, regarde le spectateur, il est au centre de l'image, sans bouche pour sourire, le monde qui est derrière lui c'est celui que l'on va découvrir au fil du film, mais dont on devine mal l'existence à première vue.



Nous nous sommes entretenus sur ce sujet avec notre ami, David Bisbano, que nous avions connu lors de son passage aux Rencontres des Cinémas d'Amérique latine de Toulouse en 2005 pour la présentation de son opéra prima B (corta).

David Bisbano est né en 1974 à Buenos Aires, Argentine. Il travaille comme réalisateur de cinéma de fiction et de cinéma d'animation en Argentine (Rodencia y el diente de la princesa, coproduction Argentine-Pérou, 2012).

Il y a un profond pessimisme dans le film. Menino mène une vie très solitaire et le retour au village survient au moment de sa mort. L'espoir est difficile à percevoir. Menino est une sorte de sacrifié, comme tant d'autres. Son

courage et sa ténacité font de lui un héros. La lutte n'est pas dans de victorieuses batailles, mais dans la survie face à l'adversité. Les dérives de la société industrielle et la globalisation le poussent hors de cette ville tentaculaire dans un dernier élan en fin de vie. Durant son périple il ne se fait pas d'ami, il ne rencontre pas non plus l'âme sœur, il reste en marge des mouvements sociaux, des révoltes, du carnaval. Il passe, il observe ce monde qu'il traverse et qui est parfois onirique, parfois cauchemardesque, souvent teinté de nostalgie et de cruauté.

On peut lire en filigrane la question de la perte de l'identité dans ces mégapoles où la survie est aussi rude que dans le monde rural. La sagesse en fin de vie le pousse à retourner vers ses racines. Peut-on y lire une lueur d'espoir ?

La réalité du personnage est assez terrible. Tout semble joyeux ici en Amérique latine, mais c'est pour mieux supporter la cruelle réalité, surtout pour les habitants des zones rurales.

Lorsque j'ai vu le film pour la première fois j'étais juré pour un festival de cinéma jeune public, à mon sens ce film n'est pas destiné aux enfants. Si on se fie seulement au premier niveau de lecture on voit un enfant qui part à la recherche de son père, mais en définitive il s'agit d'un vieil homme très marqué par la rudesse de la vie qui part à la recherche de l'enfant qu'il a été.

Il s'agit d'un film extrêmement bien réalisé et pensé, une œuvre de génie qui a l'air très simple mais qui est très complexe. S'il n'y avait pas tant de couleur, au bout d'une demi-heure tu te mets à pleurer et tu pars du cinéma.

On ne se rend pas compte de cette tristesse dès le départ, seulement à posteriori, sinon le film serait difficilement supportable. Il s'agit d'un souvenir, celui de l'enfant qui appartient au passé, c'est cette fatalité que je trouve terrible. C'est seulement l'enfant du passé qui peut voir l'homme qu'il sera. L'ambiance de la ville de Rio a l'air festive, pourtant lorsqu'il regagne son quartier, et qu'il n'en finit pas de monter, tout n'est que tristesse. La fête ne concerne qu'une minorité en réalité. Mais le Brésil vend et vie de cette « joie », elle génère des emplois pour un grand nombre j'imagine. Il est habituel que plusieurs réalités se croisent dans un même pays. Un réalisateur doit en choisir une et la relater à sa façon. Si tu en racontes plusieurs dans un même film tu finis par ne rien dire. Le film d'animation Rio véhicule ce que les touristes achètent au Brésil. *Le garçon et le monde* montre une autre facette du Brésil. En revanche ces deux aspects sont bien réels.

SÉANCE ORGANISÉE EN PARTENARIAT AVEC L'UTOPIA BORDEAUX

TÉMOIGNAGES DES ÉTUDIANTS EN PRÉPA CINÉMA-AUDIOVISUEL ET PRÉPA GRAPHISME MULTIMÉDIA DE L'ESMI

Il a été demandé aux étudiants de lire le dossier des Films du Préau avant d'assister à la projection du Garçon et le monde en salle. Nous avons consacré une séance de deux heures à la contextualisation du film, éclairé par des articles de presse et le visionnement d'extraits de film (en prise de vue réelle) sur le Brésil et l'Amérique latine. La salle avait été réservée pour notre école, une discussion a ensuite eu lieu entre étudiants et enseignants (en cinéma, civilisation latino-américaine et illustration). Les étudiants ont été surpris par la beauté du film grâce à la force des images et de la bande son.

Un bon nombre d'élèves de classe de première année ont signifié après la séance été plutôt réticents à la découverte d'informations avant d'avoir été voir le film. Ils reconnaissent par la suite, que le dossier a éclairé leur regard, mais qu'ils auraient préféré être dans un plaisir de réception, plaisir esthétique. D'autres au contraire ont saisi davantage d'éléments (notamment sur la conception du film et la démarche engagé du réalisateur) grâce à ce travail en amont.



Je livre ici quelques témoignages :

Romain Houdaille

« Malgré des appréhensions dues au visionnage à la télévision de documentaires, reportages sur le tiers monde, trop moralisateurs, j'ai été agréablement surpris. En effet, j'ai découvert un film d'une honnêteté et d'une fraîcheur tout à fait singulière. Fini les doigts accusateurs cherchant à pointer des responsables. »

Camille Blavy

« J'ai été étonnée par la concordance de la musique avec l'image, je trouvais que ça rendait l'image extrêmement vivante et dynamique, malgré la simplicité du trait. »

Coraline Charrier

« J'ai apprécié que ce soit un film à hauteur d'enfant. J'ai été particulièrement sensible à l'utilisation du graphisme qui mélange plusieurs médiums. J'ai parfois éprouvé une sensation de longueur sur certaines scènes qui peut s'expliquer par l'intensité des émotions ressenties par le spectateur (fond et forme). L'imagination du petit garçon est d'une innocence désarmante face à des problèmes sociaux pourtant bien réels. Ce film reste prenant et intéressant : un film à voir. »

Alex Bard

« La dureté du film, du discours, n'est pas adaptée à un jeune public malgré le style graphique enfantin. Les enfants semblent avoir besoin d'être tenus en haleine, alors qu'ici les séquences sont très contrastées. »

Camille Blavy

« Le blanc est souvent dérangeant, alors qu'ici il met en valeur la pureté et le caractère du personnage. Nous arrivons ainsi à entrer dans son esprit, à pénétrer dans son innocence infantile qu'il semble conserver tout au long de son existence. Les personnages semblent sortis tout droit d'un dessin d'enfant ou d'un dessin animé POUR enfant, alors que le message transmis est paradoxalement très réaliste, pour preuve la séquence en prise de vue réelle montrant la forêt dévastée. Cet extrait apparaît comme un cri dans le film, le feu qui consume la nature de même que l'écran. Comme si la pellicule était en train de brûler et que tout pouvait disparaître en un instant, la forêt comme le film. »



Basile Garoufalakis

« Ce film nous transmet une vision du Brésil qui semble réaliste. Malgré les difficultés, la lutte, la joie et la musique sont bien présentes, finalement il faut toujours des gens, le peuple pour maintenir l'utopie. Le petit garçon vieillit, il est résigné, mais on a l'impression que c'est la génération future qui est porteuse d'espoir. »

Aurélien Audard

« La ville volante fait penser à des villes futuristes (BD d'animation et films de SF). Mini montagnes, tours, qui tentent d'atteindre le ciel et de monter toujours plus haut, comme pour atteindre un idéal, un autre niveau de vie, « s'élever dans la société » ne surtout pas se mélanger avec ceux du bas. Cette posture les isolent entre la terre et le ciel, mais n'ayant pas vraiment idée de ce qui se passe en bas. »

Natalie Lutz

« J'ai trouvé qu'il était très agréable d'utiliser ce support pour critiquer les dysfonctionnements de la société de consommation. »

Aurélien Audard

« Ce film est trop exhaustif à mon sens, le réalisateur a souhaité montrer tous les problèmes qu'a engendré l'industrialisation du pays. Ce format est trop court pour approfondir de telles problématiques. »

Camille Blavy

« La poésie et la beauté des images m'ont touchées, le sujet est dur, et parfois cette poésie accentue la dureté des propos du fait qu'elle est explicite et pourtant douce. La gaieté que l'on peut lire dans les couleurs évoque des traits culturels (ceux de l'Amérique latine) mais l'aspect psychédélique donne au spectateur une sensation de vertige, mal-être d'une époque. »

Romain Houdaille

« Tetris est un jeu vidéo qui évoque l'insouciance de l'enfance, comme

si l'industrialisation avait des aspects de jeux d'enfant, et pourtant les jeux n'ont rien de ludiques. Le jeu est peut-être à comprendre ici dans le sens de manipulation. »

Camille Blavy

« Le spectateur est en immersion totale, car ces musiques sont propres à l'Amérique latine, donc authentiques. On a également l'impression que les personnages et les décors dansent avec la musique. Cet accord entre la musique et l'image m'a rappelé Fantasia. »

Aurélien Audard

« Le voyage initiatique du garçon est frénétique, il est sans cesse en mouvement. »

Coraline Charrier

« C'est un film sérieux mais qui n'est pas alarmiste pour autant. Il montre l'industrialisation du Brésil, les conditions de travail pénibles, le travail à la chaîne, les conséquences dramatiques de l'activité humaine sur l'écologie, la manipulation de l'information. »

Alex Bard

« Le film présente un aspect fataliste, on a l'impression que les choses ne vont pas changer. Que toujours il y aura des gens obligés de travailler à la chaîne et d'être exploités. Ils semblent malheureux malgré la présence de la musique et du carnaval qui permettent une certaine légèreté, un sentiment d'évasion nécessaire pour supporter le quotidien (la dureté des conditions de vie). »

CRITIQUE ÉCRITE PAR TANGUY BOSELLI, ÉTUDIANT EN PRÉPA CINÉMA-AUDIOVISUEL

Actuellement, le cinéma d'animation, si l'on en croit les médias, ne se résumerait qu'aux productions américaines. En effet, l'époque dans laquelle nous vivons est gouvernée par les prouesses techniques tridimensionnelles de grandes industries que sont Pixar, Sony, Blue Sky ou encore Dreamworks, pour ne citer que les plus prolifiques. Pourtant, le film *Le Garçon et le Monde*, venu tout droit du Brésil, échappe à toutes ces règles. Plus qu'un film d'animation entièrement dessiné à la main - ce qui est déjà particulièrement impressionnant au vu du résultat final, il s'agit là d'une critique ambitieuse et surtout violente de notre monde vu par les yeux d'un enfant. Enfant que Alê Abreu, le réalisateur, cherche à assimiler à un spectateur occidental, naïf, sagement installé au fond de sa caverne en prise aux clichés et aux stéréotypes.

Oubliez les perroquets mignons et les joyeuses intervalles musicales de Rio, vous êtes désormais dans le réel.

Il y a rarement des films qui marquent autant que celui-ci. *Le Garçon et le Monde*, ou en brésilien *O Menino e o Mundo*, narre l'histoire d'un enfant, anonyme, qui rejoint la ville après que son père ait quitté le domicile familial situé en pleine campagne. Une fois arrivé en territoire urbain, il y découvre l'envers d'un décor que semble ignorer par les populations rurales... Sans dialogues intelligibles, et seulement avec un crayon, le réalisateur Alê Abreu se pose les bonnes questions, en appuyant parfois un peu trop sur la mine - notamment sur son final, étiré jusqu'à s'enfoncer dans l'évidence - pour faire comprendre la détresse qu'il ressent vis-à-vis du monde dans lequel il vit. Le libéralisme économique, premier visé, n'échappe pas à la virulence du message véhiculé. Il est montré comme une force invisible uniformisant les personnes vivant en ville et créant une sorte de matrice du bonheur par le biais de symboliques extrêmement judicieuses et troublantes. Cousu de références à la pop-culture, qu'il détourne allègrement pour y créer un sentiment de mal-être comme évoqué ci-dessus, le film se présente également comme une vision onirique des paysages dans sa manière de créer une distorsion de la réalité visuelle, en laissant libre cours à l'imagination de l'enfant dont on perçoit le point de vue tout au long du film. En particulier par le biais de son innocence et de sa prise de conscience progressive, indéniable. *O Menino e o Mundo* est extrêmement habile dans sa destruction d'idées fantasmées sur le

pays du *Pain de Sucre*, où le football, la musique et les danses traditionnelles ne sont plus qu'un cache-misère pervers. Le réalisateur se détourne des clichés du genre au profit de l'alarmante pauvreté visible derrière ce rideau.

La caractérisation des personnages tient également de l'ordre de la fascination. Sans artifices, au teint blanc, vecteurs de dialogues incompréhensibles car interprétables avec le cœur et non le cerveau, le réalisateur et son équipe de dessinateurs parviennent à insuffler un souffle émotionnel au film en marquant les traits, qui conservent tous une intention qui les différencient les uns les autres. Chaque couleur possède un sens, le rouge et le bleu laissent place à un gris et un noir sombres et presque annonciateurs d'une apocalypse urbaine. Chaque dessin possède sa métaphore, son allégorie, qui défie notre perception de la réalité et écrase les marques temporelles pré-définies tant

les personnages que rencontrent l'enfant lui semblent être sa représentation plus âgée. Les notes musicales, tout comme les aplats de couleur énoncés ci-dessus, permettent de ressentir et de valoriser les envoilées lyriques lors des premières séquences, où l'onirisme est maître. Le thème lancinant et presque unique de la bande originale, qui fait office de tentative de retour à la pureté et à l'innocence dont le film pose un point de départ, invoque un goût de festivité puis d'amertume et de nostalgie selon l'avancée du périple de l'enfant. *Le Garçon et le Monde* donc, est une belle réussite, qui a le mérite d'oser se poser les bonnes questions, sans pour autant s'enfermer dans une trame programmatique afin d'étonner, image par image, le spectateur transporté parfois malgré lui, depuis son fauteuil, qui devient tout de suite moins confortable.



VU D'EN FACE...



German Acuña fait partie des membres fondateurs de Carburadores, agence de design et d'animation située à Santiago du Chili. Il a accepté de nous livrer son point de vue sur le film.

J'ai vu ce film au festival d'Annecy, où il a reçu le prix du meilleur long métrage...prix très mérité d'ailleurs. La première des choses que je pourrais souligner c'est sa démarche esthétique, qui est excellente. Je pense qu'ils ont réussi créer des images magnifiques et évocatrices à travers un style graphique très simple et une animation économique, mais de qualité et pleine de vitalité.

Comme l'histoire est sans dialogues, la narration visuelle est fondamentale, et dans le cas présent parfaitement aboutie. Sans aucun doute, je peux dire que j'ai été ému par ce petit héros et ses aventures. *O Menino e o mundo* est un très beau film qui nous fait réfléchir sur la véritable valeur des choses et de la vie. Il nous invite à être plus simples dans un monde saturé de produits dont nous n'avons pas besoin. Il nous rappelle cette vision innocente et drôle que nous avions enfants.

Un autre aspect qui a éveillé ma curiosité c'est la BO.. qui est impressionnante ! Elle reflète cette couleur si particulière de la culture brésilienne exubérante, joyeuse. Elle accompagne l'histoire jusqu'à atteindre des moments délicieux pour les sens. En résumé c'est un film que je recommande, simple, honnête, magnifique et émouvant.

Laia Machado, productrice du festival international d'animation Chilemonos basé à Santiago du Chili, a elle aussi très aimablement répondu à notre proposition.

La fondation Chilemonos est un organisme spécialisé dans la promotion et le soutien de l'industrie de l'animation latino-américaine à travers le monde à partir de quatre orientations : Festival International d'Animation. Chilemonos : MAI. Marché d'animation et d'industrie, Solomonos Magazine et Reel day, plate-forme pour l'animation latino-américaine. Chilemonos a comme objectif d'être un point de rencontre entre l'animation latino-américaine et l'animation internationale. Il se présente aussi comme un espace de formation.

Je crois qu'il est très intéressant d'observer le nouveau regard qu'offre l'animation latino-américaine. Dans le cas de *O menino e o mundo*, la culture latino-américaine transparaît de façon singulière, notamment à travers la façon dont le contraste entre les classes sociales est donné à voir: les classes dominantes d'une part et les classes ouvrières se croisent à peine, et lorsqu'elles sont en présence les inégalités et les injustices sont frappantes.

Ce qui m'a plus par dessus tout dans ce film c'est sa portée universelle. Il peut être compris dans n'importe quel pays. C'est un pari très risqué compte tenu des propositions actuelles du cinéma d'animation.

J'ai vu le film à Annecy, il avait été projeté en plein air parce qu'il avait reçu le prix Cristal. En général le public français est très réceptif du cinéma d'animation d'auteur. Je ne peux pas parler de la nature de sa réception au Chili car il n'est pas encore sorti en salle.

Le GARÇON et le MONDE



Réalisation
Alé Abreu
Remerciements
Les Films du Préau

Rédaction du dossier
Laure Bedin
Enseignante
ESMI Bordeaux

Mise en page
Vincent Tavernier
Etudiant en BTS Design Graphique
ESMI Bordeaux

